

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Lacune

Sylvie Bouchard

Numéro 59, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4320ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Bouchard, S. (1999). Lacune. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (59), 19–23.

## Lacune

Sylvie Bouchard

**N**uit embrumée où le lac impose sa présence froide, douloureuse, à la terre encore chaude des rayons d'un soleil d'été éteint depuis plusieurs heures. Et la lune à demi a pris son tour de veille. Les phares éclairent la route très loin ou butent contre des méandres et projettent dans une obscurité plus tranchante les soldats verts pointant leurs fusils sur des étoiles qui ne se montrent pas. Le ciel prend des allures de tranchées où aucune lueur ne signale la présence de l'ennemi. Un sourire anime son visage. Elle repense à cette blague superstitieuse d'hommes de guerre, d'armée de terre, qu'on lui a racontée au cours d'un rendez-vous fomenté par le hasard...

Midi passé, ils étirent leur petit déjeuner, elle, sa copine Nath, Gwenaël et Franc, deux touristes débarqués de Bretagne. Leur séjour au Saguenay, qui ne devait durer que quarante-huit heures, se prolonge. La Côte-Nord s'est effacée de leur itinéraire. Ils auront trouvé, elle le devine dans le regard humide et brillant de Gwen quand il s'attarde sur Nath, un cachet particulier à la région. On savoure ce plaisir exotique d'être entre étrangers qui se découvrent et on allonge un café pourtant médiocre, tout en feignant d'ignorer le sourire estompé de la serveuse qui s'active en désespoir de cause autour de la table. Après avoir offert des cigarettes à la ronde, Sophie allume la sienne et celle de Franc. Gwen éteint la flamme. Elle l'écoute, charmée par son accent breton, expliquer que jamais on ne doit être plus de deux à se servir d'une allumette...

Trois sentinelles, françaises, russes, belges, anglaises, américaines ou canadiennes — aucune importance puisque la chair à canon n'a pas de nationalité — pendant la guerre 1914-1918

probablement — mais elle pense aussi au débarquement de Normandie. Donc trois pauvres bougres, au fond de leur abri, l'oreille collée au flanc de leur arme, les yeux rivés sur l'horizon, sur la fosse ennemie, s'emmerdent, les bottines enfoncées dans la terre humide et flasque avec chacun aux lèvres une rouleuse qu'ils s'amuse à trimballer d'un coin à l'autre de leur bouche. Plus qu'une allumette. Le plus jeune se décide et frotte, peut-être sur son casque, la tête du bâtonnet. Malgré l'humidité, du noir immense qui règne autour, jaillit une modeste flamme qui éclaire et chatouille le nez des fumeurs. Ils trouvent marrantes leurs gueules métamorphosées en grimaces extravagantes et réduites à se taire, comme au temps du muet, par la consigne du silence. Surnaturel, ce jeu de cache-cache méchant, et très con, que ne cessent de réinventer les hommes depuis le commencement, depuis justement la découverte du feu. Le premier réussit à tirer une bouffée, sensation des plus délicieuses en ces heures sombres. Le second voit rougir le bout de sa clope. À l'autre bout de ce champ semé de mines, l'ennemi a eu le temps, à la première flambée de tabac, de les repérer, à la seconde, de mirer et, à la troisième, de tirer. Un, deux, trois cancers des poumons évités.

De nouveau, elle est projetée sur la route sinueuse de campagne qu'elle connaît à peine pour ne l'avoir empruntée qu'une fois, et de jour, alors que lui pourrait certainement s'y engager les yeux bandés... Elle suit, de très loin, deux feux rouges près de disparaître. On dirait qu'il veut la semer. Elle n'est pas dupe et devine derrière ces prouesses les calculs d'un stratège. Elle appuie sur l'accélérateur, fière de repousser ses limites et celles de la voiture. On gagne en légèreté et en vulnérabilité. Une poursuite à deux heures du matin, sans gardien de la paix, sans emmerdeurs pour les ralentir. Ce jeu pourrait se prolonger jusqu'au bout de la nuit. Mais voilà le bout de la route. Elle gare son véhicule près du sien, éteint radiocassette et phares, coupe le moteur. Rien, pas même les arbres, aux aguets, ne bouge. Tout baigne dans l'obscurité autour du refuge et à l'intérieur. Un

calme imposant, ponctué en ces douces nuits par le concert des grenouilles, nombreuses mais invisibles. D'abord paralysée, elle se sent attirée vers le grand bois dormant d'où émane une nonchalance bienveillante. Elle ne l'entrevoit que par un chemin en pente débroussaillé entre le chalet et la forêt. Elle emprunte ce passage. N'ayant d'yeux que pour lui, elle accompagne dans sa prière la nature agenouillée, comme respectueuse au chevet d'un mourant. L'éternité, dans sa majesté, l'embrasse un long moment. Derrière elle, le son de pas étouffés par le tapis d'herbes imbibées de rosée la distrait. Elle n'ose se retourner, ni faire un geste, captive de cet engourdissement bienheureux. Si elle a désiré se retrouver seule avec cet homme ce n'est plus pour le seul motif... Elle apprécie qu'il lui fasse partager ça. Rester ainsi jusqu'au lever du jour pour voir le héron, le huard, le bal des colverts ; le savoir disponible, nullement pressé d'arriver, comblé de partager l'univers avec elle. Des îlots font du sur-place, comme des canards immobilisés pour la nuit. Le renoncement, cette grande leçon de vie, est inscrit dans tous les actes de la nature. Accepter ce qu'on est, presque rien... Que cette connaissance qu'ils ont l'un de l'autre s'arrête à ces premiers pas. Une envie de fuir la prend : ne pas savoir ce qui se cache de l'autre côté, demeurer l'inconnue qui l'aimante, ne pas risquer de revivre l'angoisse, les déchirures, ces lendemains pénibles. Aucun désir de renouer avec la dépendance si chère aux amoureux. Presque toujours l'un des deux aime plus, presque toujours il a peur de perdre l'autre, de s'y perdre, peur de la folie qui le guette au détour de l'échec.

Maintenant, un souffle chaud titille sa nuque. Il ne la touche pas encore, mais elle sait qu'il est trop tard. Dès qu'il aura posé sa patte sur elle, la bête se réveillera. Elle chavire. La lune ne bouge pas. Elle s'y accroche. Tout près, toujours ce souffle plus pesant, saccadé. Ses tempes battent, elle vacille. D'un geste sec, prémédité, il lui saisit les hanches, la plaque contre son ventre, lui mord la nuque. Une brûlure lui parcourt le corps, aussitôt apaisée par la chaleur moite de lèvres affamées.

Ces mains, qui tantôt semblaient la retenir pour ne plus la lâcher, s'affairent à la débarrasser de ses vêtements. Elles n'en finissent pas de l'explorer, de courir sur elle, étonnées de découvrir ses courbes douces, s'acharnant dans ses cavernes qui répondent en frémissant. N'importe quoi ! Il peut la prendre — à lui d'imposer ses variations — encore que, quelque part au fond d'elle, une voix, trop faible, lui dicte d'être prudente. Il s'attarde aux reflets laiteux que la lune jette sur sa peau et ferme les yeux sur ses seins — ô l'instant intenable ! — pour lécher le plat — ô le gourmand polisson ! — à grands coups de langue. Elle suce goulûment le doigt qu'il lui a glissé dans la bouche. Il la retourne, s'engouffre en elle. Son sexe a avalé le sien comme s'il l'attendait depuis la nuit où la lune a posé son regard pour la première fois sur ce miroir de plomb. Malgré elle, de ses entrailles est monté un chant. L'autre s'est déchaîné, son membre implacable s'est mis à la bousculer. Deux corps se sont envolés ensemble. Et le lac leur a ouvert les bras, les a bercés. Et ensuite ? Ensuite, ils se sont réfugiés à l'intérieur pour dormir et recommencer depuis le début, retoucher l'histoire. Les hérons, avant le soleil, ont balayé le ciel de leurs ailes. Majestueux, ils ont posé leurs échasses sur la terre humide des marécages. Le corps gavé et soûlé d'une nouvelle odeur, elle a repris la route. L'été n'a été qu'un long film de répertoire. Ils se sont revus, souvent, se sont dit à demain, mais jamais mon amour.

Schlack!... Schlack!... Schlack!... Les essuie-glaces claquent chaque fois qu'ils se couchent à droite du pare-brise. Il faudra les remplacer avant que l'hiver ne crache. Ce matin, elle prend une autre direction que celle du boulot. Les feuillus n'ont plus que leur squelette à exhiber. Ces journées si mornes d'avant la blancheur des premières neiges sont pour elle plus glaciales que celles de février. Cette pluie froide qu'aucun lainage ne coupe lui rentre dedans, corps et âme, comme tantôt le praticien avec son attirail. La nuit dernière, le sommeil est venu la chercher, malgré les crampes, malgré les remords qui la travaillent. Les voyageurs sont repartis, l'un à Châteaudun, l'autre

à Orvault. Fini le cinéma ! Pour Nath aussi. La cigogne est passée, son paquet est tombé et s'est écrasé. Les femmes sont des perles que les hommes, sans relâche, essaient de briser avec leurs dents. Peine perdue, elles s'échappent en grinçant.

*Sylvie Bouchard est la gagnante universitaire (Université du Québec à Chicoutimi).*